



HAL
open science

Parcours mobiles, pensées frontalières

Adrien Frenay, Giulio Iacoli, Lucia Quaquarelli

► **To cite this version:**

Adrien Frenay, Giulio Iacoli, Lucia Quaquarelli. Parcours mobiles, pensées frontalières. Adrien Frenay; Giulio Iacoli; Lucia Quaquarelli. Traverser. Mobilité spatiale, espace, déplacements, Peter Lang, 2019, 9782807606791. hal-04118704

HAL Id: hal-04118704

<https://hal.science/hal-04118704>

Submitted on 9 Jun 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Parcours mobiles, pensées frontalières

En nommant les objets, c'est un monde enchanté, un monde de *monstres*, que je fais surgir sur la grisaille mal différenciée du monde ; un monde de *puissances* que je somme, que j'invoque et que je convoque.

En les nommant, flore, faune, dans leur étrangeté, je participe à leur force.

Aimé Césaire

Alors qu'un matin il se saisit machinalement d'un verre, nous raconte Ernst H. Gombrich dans *The Image and the Eye*, il aperçoit, au travers, le sol déformé de la cuisine. Le motif en damier l'interpelle. Il y reconnaît tout à coup un tableau de Lawrence Gowing, *Parabolic Perspective* (1963, Tate Modern), qu'il a vu quelques temps auparavant. Il commente ainsi ce souvenir involontaire : « It was a classic case of what might be called *inverted recognition* – the recognition not of reality in a painting but a painting in reality¹ » (Gombrich 1994 : 32). S'il reconnaît qu'elle est quelque peu « triviale », il considère cependant que l'expérience doit être prise en compte : « For if Whistler or Pissarro had not been enabled to create on their canvases recognizable images of the visible world, we would not in our turn have been able to recognize their images in nature² » (*ibid.* : 12) ; et nous ne pourrions en tirer le plaisir et l'impression de saisissement qui s'empare de nous lorsque nous reconnaissons telle œuvre d'art ou telle description en dehors des images et des mots – comme en fait l'expérience, non loin de la Raspelière, le narrateur d'*À la Recherche du Temps Perdu* lorsque se recompose sous ses yeux les tableaux d'Elstir alors qu'il s'approche du bord de mer, qu'il peut désormais nommer.

L'idée qu'au plaisir de la *mimesis* que décrit Aristote dans la *Poétique*, celui que l'humain tire des occasions qui lui sont données de contempler une représentation « fidèle » du monde, s'ajoute le plaisir de cette forme de reconnaissance inversée invite à considérer l'art aussi comme un des « référents » de la réalité que nous percevons : une réserve préexistante, un répertoire, de souvenir, de repères, de signes et de marques. L'œuvre d'art n'offre donc pas seulement la possibilité de « figurer » le monde ; elle nous permet aussi de le configurer. Elle est à la fois une des manières de rendre le monde « lisible » et « imaginable », s'apparentant ainsi à une des modalités de la connaissance, et un lieu de « réalisation » du monde et de fabrication d'imaginaires : l'art « réalise » la réalité.

Il n'est pas anodin que cette expérience, qui met en *relation* ou en *dialogue* les créations plastiques et le monde, passe par une expérience spatiale. Ce que décrit ce moment d'épiphanie, qui permet à Gombrich de penser cette inversion de la reconnaissance – et donc du régime de référence –, c'est une expérience proprement spatiale. Le plaisir que nous avons à pouvoir nommer ce que nous voyons en disant « this is a so-and-so » (*ibid.*) – « c'est un Whistler », « c'est un Pissarro »... – surgit à un moment où se joue notre rapport à l'espace. C'est sur le sol de sa cuisine, dans son univers familial, que se superpose pour Gombrich le tableau de Lawrence Gowing ; c'est sur le mur de sa chambre à coucher que se superpose pour le jeune Marcel l'image mouvante de Golo (Poulet 1982 : 116) ; c'est dans notre rapport au monde qu'interviennent les images et les mots dont nous avons au préalable fait expérience. Il y a donc

¹ « C'était un cas classique de ce qu'on peut appeler reconnaissance inversée – la reconnaissance non pas de la réalité dans un tableau, mais d'un tableau dans la réalité ». En l'absence d'autres indications, les traductions sont réalisées par les auteurs de l'article.

² « Car s'il n'avait pas été permis à Whistler ou à Pissarro de créer sur leurs toiles des images reconnaissables du monde visible, nous n'aurions pas pu, à notre tour, reconnaître ces images dans la nature ».

dans l'actualisation constante de la perception des objets et des espaces dont notre conscience est la conscience une dimension spatiale importante, que la littérature et l'art en général parfois thématisent et donc pensent.

Sans aborder de front la question du régime de référentialité de la création littéraire et artistique ni, à l'évidence, celle du sens de notions comme « réel » ou « expérience », le présent volume souhaite étudier les discours qui portent sur l'espace et en particulier sur la mobilité spatiale, afin d'interroger d'une part ce qu'apporte le discours littéraire, entremêlé voire en compétition dans la société avec d'autres discours, à la compréhension de la mobilité spatiale et de l'humain en déplacement et, d'autre part, comment ces discours remettent en cause la question du référent. Flavio Sorrentino à propos du texte littéraire formule ainsi la question : « studiare lo spazio in letteratura vuol dire anche riaffrontare e ripensare quel nodo fondamentale della critica che è il rapporto tra reale e finzione, tra reference e testo, sempre trattato, mai risolto del tutto³ » (Sorrentino 2010 : 11).

Ainsi, les études qui suivent questionnent le rapport entre espace et art (littérature, théâtre et cinéma plus particulièrement) à partir de l'idée que notre pratique du « réel », médié par l'art, se construit de manière relationnelle et discursive. Elles s'accordent autour de l'idée que l'art est avant tout une *pratique de mise en relation* qui s'insère dans l'ensemble varié et stratifié de nos expériences et influence ainsi plus généralement notre rapport au monde et, plus particulièrement, notre figuration et notre pratique de l'espace. Dans notre perception de l'espace, tout comme dans notre manière de le pratiquer, « l'espace n'est jamais appréhendé comme un cadre abstrait » : l'espace ne préexiste pas à sa *réalisation*, « toute expérience spatiale s'articule sur des signes » et des formes qui résultent de la stratification successive d'expériences esthétiques qui « se surimposent aux données culturelles » (Desportes 2005 : 178).

Les formes de mobilités étudiées, racontées à l'aide d'un outil cartographique, ou encore sous la forme paradoxale de mobilité sans mouvement, se révèlent alors de puissants instruments critiques du monde. Qu'elles nous poussent à mettre en discussion leur statut dérivatif ou qu'elles permettent de réfléchir aux marges, aux frontières et donc de développer des prises de positions politiques, elles dépassent leur statut de simple motif pris dans une frise littéraire.

Le discours littéraire nous aide à faire exister le monde, à nous le *rendre présent* : « Plutôt que de voir la littérature comme l'art de combler une déficience, on pourrait la lire comme l'art d'entériner la nécessaire défaillance de notre existence dans le monde [...]. La littérature n'a pas vocation à représenter le monde ou le cartographe, elle ajoute à sa manière pour nous rendre présent ce qui sans elle nous échapperait sans possible rémission » (Liébert : *infra*). Elle « ajoute » notamment lorsqu'elle s'attache aux outils qui configurent, aux côtés de la littérature et de l'art, nos représentations de l'espace. La carte chez Chejfec devient un « monde parallèle » (Papotti : *infra*), un « contre-texte ». La cartographie y « irrigue [...] le discours sur la désorientation spatiale et le sentiment de dépaysement » (*ibid.*). Elle participe d'une « crise du sentiment d'"adhésion" aux lieux » (*ibid.*). Elle « prend la forme d'un objet capable d'amorcer un dialogue avec la réalité, stimulant un chemin dialogique de reconnaissance entre la précision du dessin sur la carte et la complexité de la réalité et les règles d'utilisation concrète de l'espace ». Apparaissent alors « "deux mondes", comme l'indique le titre du roman de Chejfec, qui entretiennent un dialogue fructueux dans la pratique d'une flânerie animée par la curiosité et accompagnée par la cartographie » (*ibid.*). Et ce dialogue est plus complexe encore là où le monde, dans sa dimension perceptive « mobile », change sous l'emprise des transformations technologiques et industrielles.

³ « Etudier l'espace littéraire c'est aussi réévaluer et repenser ce nœud fondamental de la critique qu'est le rapport entre réalité et fiction, entre référence et texte, toujours traité, jamais complètement résolu. »

La révolution industrielle est le point de départ d'un phénomène d'accélération (Rosa 2013) qui concerne notamment le domaine des transports. L'augmentation de la vitesse des transports provoque d'une part une tension (culturelle et perceptive) avec la lenteur des déplacements qui préexistent (la marche et la voiture à cheval) et une redéfinition des figures, comme celle du flâneur, liées aux déplacements lents dans l'espace (Soula, Nuvolati : *infra*). D'autre part, les transformations des manières de se déplacer et d'interagir, qui ont eu lieu au cours des derniers siècles ainsi que les discours qui les ont entourées et qui les ont façonnées, ont fait émerger d'autres mondes encore. Il s'avère en effet que les innovations techniques qui marquent le XIX^e et le XX^e siècle font surgir, aux côtés de la question de la vitesse « qui modifie la relation phénoménologique de l'individu à l'espace » (Soula : *infra*), des discours inédits. Victor Hugo décrit en 1837 depuis la vitre du train, dont la vitesse ne doit pas dépasser les 40 km/h, un paysage fait de « taches » et de « raies », au sein duquel « un spectre debout paraît et disparaît comme l'éclair » (Gaudon, Gaudon et Leuillot 1971 : 423). Le paysage est chorégraphié (Schivelbusch 1986 : 60) par le train pour le voyageur qui développe alors une « philosophie synthétique du coup d'œil » (Gastineau 1861 : 31). S'ajoutent ainsi aux lents paysages des voitures à cheval les visions panoramiques offertes par la vitre du train, qui transperce les campagnes et les villes, comme le fait plus tard l'automobile.

Les récits qui se construisent à partir de l'une de ces expériences de mobilité (des auteurs et/ou des personnages) nous offrent à la fois une porte d'entrée privilégiée pour observer la dimension éminemment performative du texte littéraire (le monde change suivant la vitesse et les modalités du déplacement de l'œil qui le raconte et le fait exister) et une trajectoire de lecture qui nous accompagne à travers un ensemble de textes qui interrogent plus directement le rapport à la mobilité spatiale. De cet ensemble, les articles qui suivent ont saisi un mouvement en particulier, celui qui témoigne d'une forme de « résistance » au sein de laquelle émergent des visions et des géographies alternatives. Cette résistance est avant tout le résultat d'un retour à la marche comme mode privilégié d'appropriation de l'espace. Lorsque la question du flâneur est abordé, dans un monde désormais accéléré (Soula : *infra*) ou dans ses relations à un autre personnage mobile, le touriste (Nuvolati : *infra*), lorsqu'on soulève la question des limites et des frontières, de l'asile (Guglielmi : *infra*), de la ville (Peterle : *infra*), ou tout simplement de ce qui est encore accessible aux piétons, aux *viandanti*, aux ambulants (Milani : *infra*), c'est la question de la marche, dans ses rapports avec les modes de transports et l'aménagement modernes, qui est interrogée. Et elle se présente non pas comme un thème désuet et nostalgique, mais comme une pratique dont l'objectif est double. Elle permet d'explorer les espaces contemporains – les villes et les campagnes, mais aussi les périphéri(que)s, les marges, les voies oubliées – en même temps que les choix stylistique et poétique des auteurs qui en rendent compte. Elle permet aussi d'inciter les lecteurs à devenir eux-mêmes des lecteurs-voyageurs ambulants. Ils peuvent eux aussi partir sur les traces de ces itinéraires créés par le texte pour participer à la re-signification des lieux et découvrent les dynamiques spatiales propres aux lieux qu'ils traversent, dans un mouvement qui va de la page au monde et qui se fait à la fois critique et transgressif, renvoyant ainsi à une pratique littéraire qui a traversé la modernité.

C'est autour de la marche que s'affirme par exemple la posture de l'intellectuel solitaire chez Robert Walser (*Die Spaziergang*, 1919), tiraillé qu'il est entre son individualité et les rôles sociaux qu'il doit assumer. Le libre exercice de la promenade quotidienne devient le centre d'une critique des modèles préétablis (critique qui fait écho à celle faite sur un ton moqueur et surréaliste dans *Jakob von Gunten*, 1909) et fait du roman une étape importante du récit moderniste. L'écrivain qui marche y trouve une alternative séduisante à son écritoire. Il trouve l'inspiration ; il est frappé par une myriade d'impressions ; il observe ; il dessine ; il s'échappe de la misère de sa condition. À celui qui le convoque pour lui faire part de son étonnement de le voir marcher sans cesse, qui oppose à la marche l'efficacité économique et le *negotium* qui fait la réputation d'un homme respectable, l'écrivain réplique en faisant appel au rôle vital de

son engagement quotidien : « Ohne Spazieren wäre ich tot, und mein Beruf, den ich leidenschaftlich liebe, wäre vernichtet⁴ » (Walser 1917 : 54⁵). Chez Walser, dans sa manière mobile de renier le compactage dans les rangs de la ville, mais aussi chez Thoreau et Whitman, dans leur manière de tendre vers une dimension originaire de l'espace naturel, ne se discerne pas simplement une posture intellectuelle. Il y a aussi, et surtout, une revendication active qui vise la réappropriation de l'espace et qui a beaucoup à voir avec les tactiques dépayantes de l'imagination pédestre développées face aux stratégies de pouvoir dont parle Michel de Certeau (1980).

Dans cette perspective revendicative et désobéissante, la marche sert aussi tout au long du XX^e siècle à mettre en scène de nombreux personnages qui trébuchent : des aventures des Bundren en voyage dans *As I Lay Dying* (1930) de Faulkner, à celles du marcheur professionnel dans *Midnight Cowboy* de Schlesinger (1969), en passant par *Malcolm* (1959) de James Purdy ou encore à Harry Angstrom dans *Rabbit, Run* (1960) de John Updike, les tactiques de diversion par la marche achoppent face à une réalité sourde et étrangère. La marche traverse ainsi les pages et les époques, liant cette phase « de l'épuisement » (Barth 1967) de la culture de la modernité à la postmodernité hautement mécanisée et informatisée où la marche, au lieu de toucher à son obsolescence, devient une forme de résistance intellectuelle, concrète et désillusionnée, une manière d'explorer des mondes contemporains fragmentés et partiellement méconnaissables. Dans des narrations souvent non-téléologiques qui s'apparentent à des reportages – songeons, en Europe, à la « nouvelle prose territoriale » ou à la « prose psychogéographique » dont a parlé Michael Jakob (2009 : 130), ou encore, suivant Westphal (2007 : 189), à la « fiction géographique » auxquelles on peut inclure *London Orbital* de Iain Sinclair, les petits livres périphériques de François Bon, Philippe Vasset, Jean Rolin, François Maspéro, ainsi que les « récits d'observation » de la vallée du Po, par Gianni Celati, et encore les proses consacrées à la banlieue par Annie Ernaux, *etc.*) –, l'indistinction grandit entre espaces habités et espaces industriels ou post-industriels, espaces de la planification et espaces impossible à cartographier, hors du contrôle légal et rationnel. Se déplacer à pied, ralentir le rythme et le regard, permet de redonner au monde exploré de nouveaux repères.

En décomposant les représentations consacrées, en reconfigurant les espaces et les possibilités de les traverser et de les utiliser, les récits de la mobilité incorporent des éléments de résistance et de critique de la société de leur temps, articulant des géographies alternatives, obliques et imprévues. Se cachant derrière leur propre difformité constitutive, leur disposition timide et vacillante, les auteurs/personnages nous poussent à repenser les traits et les profils, les centres et les périphéries, du monde qu'ils dessinent ; nous invitent à questionner la relation entre dedans et dehors, entre lieux visibles et invisibles, entre matérialité et immatérialité.

Les intérieurs oppressifs et les structures hétérotopiques d'internement et de confinement interrogent ainsi de manière profonde la possibilité de franchir les frontières et redéfinissent la relation qui se noue entre l'intérieur et l'extérieur (Guglielmi : *infra*). De même, les écrits queer (Iacoli : *infra*), qui se placent dans l'héritage de la protestation moderniste (incarné principalement, en termes de subversion sexuelles, par Gide et Genet) sont d'autres voix marginales qui construisent des espaces et des temps différents (Halberstam 2005). La dissidence sexuelle met en pratique des tactiques inédites, des déplacements difficiles à cartographier, des mobilités spécifiques : des configurations spatiales qui s'ajoutent comme autant de chorésies (Berque 2003) aux particularités géophysiques du territoire. Si la géocritique accueille les regards exogènes, c'est-à-dire les études postcoloniales, afin de mieux comprendre la constitution et les contradictions d'un lieu (Westphal 2007 : 188-189), il est désormais nécessaire d'enrichir encore l'analyse à partir d'autres points de vue « dissidents »

⁴ « Sans mes promenades je serais mort et j'aurais dû depuis longtemps renoncer à ma profession, que j'aime passionnément. »

⁵ Voir à ce propos aussi Lévy (2007) et Hue (2010 : 181-190).

(sujets queer, migrants, personnes sans domicile fixe...), qui produisent leur propre géographie alternative. Face à ces mobilités transgressives, nous sommes appelés à affiner nos compétences cartographiques, à rendre compte d'une pluralité d'expériences, de trajectoires, de manières de voyager et de vivre dans les espaces et les mondes contemporains. Une pluralité que parfois la langue même des textes met en scène et pratique, défiant toute frontière et se faisant témoin, comme dans le cas du poème de Batalla, d'« une géographie en mouvement » (Desbois et Rubio : *infra*).

À la lecture des bibliothèques que produisent les études ici réunies et dont se fait l'écho la bibliographie commune (Quaquarelli et Soula : *infra*), on s'aperçoit qu'elles s'organisent autour d'un manque : celui d'une analyse d'ampleur de la question de l'espace et des lieux envisagés au sein du discours littéraire depuis l'angle de la mobilité. S'il existe bien des ouvrages fondamentaux pour penser l'espace et le lieu (Berque 2001 et 2003, Casey 1998 et 2002, Relph 2008, Cresswell et Merriman 2012, Dardel 1990, Lussault 2017, Paquot et Younès 2009 et 2012) et la manière dont le discours littéraire les crée (Westphal 2007, Tally 2013 et 2017, Collot 2014), des ouvrages consacrés à la mobilité comme phénomène indépendant de ses représentations littéraires et artistiques (Adey 2017, Adey *et al.* 2014, Elliot *et al.* 2017, Salazar et Jayaram 2016), des ouvrages consacrés aux transports (Desportes 2005), aux modes de transports en eux-mêmes (Schivelbusch 1986, Zinato 2012, Charbonneau 1967) et plus particulièrement à la marche (Careri 2013, Solnit 2001, Garric 2007), des ouvrages consacrés au dialogue entre littérature et géographie (Desbois et Gervais-Lambony 2017, Brosseau 1996, Levy 2006 et 2007, Papotti 2014, Rosemberg 2016, Rossetto 2014), ou encore des ouvrages historiques consacrés aux circulations (Roche 2003), l'étude de la construction littéraire et artistique de l'espace et des lieux, de la spatialité, à partir d'une « métaphysique nomade » (Cresswell *in* Salazar 2016) par opposition à une « métaphysique sédentaire » (Malkki *in* Salazar 2016) reste encore à imaginer. Et on en mesure l'urgence, car s'il a été possible de penser la localisation comme support privilégié de l'idée même de culture, nous assistons sans doute aujourd'hui à une inversion qui fait du déplacement, de la mobilité, de la migration, des pratiques constitutives des significations culturelles (Benvenuti 2008).

Ce projet, dont le présent ouvrage peut seulement s'attacher à discerner les contours, nécessite une approche large, qui risque d'étouffer sous le poids des disciplines. Questionner la relation entre art, subjectivité et spatialité, en termes relationnels et discursifs, demande de prendre une position diagonale, oblique à l'égard des appartenances disciplinaires. C'est avant tout la « liberté buissonnière des pratiques » (De Certeau 1980) qui doit être recherchée, afin de relire et d'élaborer une posture qui s'inscrive dans la ligne d'un appel à la différenciation et à la singularité de l'expérience spatiale. C'est avant tout sur les bords qu'il faut se tenir pour s'efforcer de saisir, dans un même discours théorique, les lieux et les cadres perceptifs créés par l'art et la littérature et le dialogue qu'ils entretiennent avec les réalités géophysique actuelles, qui recouvrent les traces de lieux enfouis, ni tout à fait présents, ni tout à fait absents.

Bibliographie

Adey Peter, *Mobility*, New York, Routledge, 2017.

Adey Peter, Bissel David, Hannam Kevin, Merriman Peter, Sheller Mimi (dir.), *The Routledge Handbook of Mobilities*, New York, Routledge, 2014.

Barth John « The Literature of Exhaustion » [1967], in *The Friday Book. Essays and Other Non-Fiction*, New York, Putnam, 1984, p. 62-76.

- Benvenuti Giuliana, *l viaggiatore come autore. L'India nella letteratura italiana del Novecento*, Bologna, il Mulino, 2008.
- Berque Augustin, *Écoumène. Introduction à l'étude des milieux humains*, Paris, Belin, 2001.
- « Lieu » dans, *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Lévy Jacques et Lussault Michel (dir.), Paris, Belin, 2003.
- Brosseau Marc, *Des romans-géographes*, Paris, L'Harmattan, 1996.
- Careri Francesco, *Walkscapes. Camminare come pratica estetica*, Torino, Einaudi, 2013.
- Casey Edward S., *Representing Place. Landscape Painting & Maps*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2002.
- *The Fate of Place. A philosophical history*, Berkeley, University of California Press, 1998.
- De Certeau Michel, *L'invention du quotidien. Arts de faire I*, Paris, Gallimard, 1990.
- Charbonneau Bernard, *L'Hommauto*, Paris, Denoël, 1967.
- Chejfec Sergio, *Mis dos Mundos*, Barcelona, Candaya S.L., 2008
- Collot Michel, *Pour une géographie littéraire*, Paris, Éditions Corti, 2014.
- Cresswell Tim, *On the Move. Mobility in the Modern Western World*, New York, Routledge, 2006.
- Cresswell Tim et Merriman Peter (dir.), *Geographies of Mobilities : Practices, Spaces, Subjects*, London, Ashgate, 2012.
- Dardel Eric, *L'Homme et la Terre. Nature de la réalité géographique [1952]*, Paris, Ed. du CTHS, 1990.
- Desbois Henri, Gervais-Lambony Philippe, « *Les lieux que nous avons connus* ». *Deux essais sur la géographie, l'humain et la littérature*, Nanterre, Presses Universitaires de Paris Nanterre, 2017
- Desportes Marc, *Paysages en mouvement. Transports et perception de l'espace XVIII^e-XX^e siècle*, Paris, Gallimard, 2005.
- Elliot Alice, Norum Roger et Salazar Noël (dir.), *Methodologies of Mobility : Ethnography and Experiment*, New York, Berghahn Books, 2017.
- Garric Henri, *Portraits de villes : marches et cartes. La représentation urbaine dans les discours contemporains*, Paris, H. Champion, 2007.
- Gastineau Benjamin, *La Vie en Chemin de fer*, Paris, E. Dentu éditeur libraire de la Société des Gens de Lettres, 1861.
- Gaudon J., Gaudon S., Leuillot B. (dir.), *Correspondance familiale et écrits intimes*, t. ii (1828-1839), Paris, Robert Laffont.
- Gombrich Ernst H., *The Image and the Eye. Further studies in the psychology of pictorial representation [1979]*, London, Phaidon, 1994.
- Halberstam Judith, *In a Queer Time and Space : Transgender Bodies, Subcultural Lives*, New York, New York University Press, 2005.
- Hue Jean-Louis, *L'apprentissage de la marche*, Paris, Grasset, 2010.
- Jakob Michael, *Il paesaggio*, Bologna, Il Mulino, 2009.

- Lévy Bertrand, « “La promenade” de Robert Walser », in *Marche et paysage. Les chemins de la géopoétique*, dirigé par Bertrand Lévy et Alexandre Gillet, Genève, Metropolis, 2007.
- « Géographie et littérature. Une synthèse historique », in *Le Globe*, 2006, p. 25-52.
- Lussaut Michel, *Hyper-lieux. Les Nouvelles géographies de la mondialisation*, Paris, Seuil, 2017.
- Malkki Lisa H., « National Geographic : The Rooting of People and the Territorialization of National Identity among Scholars and Refugees », in *Cultural Anthropology*, 1992, n°7 (1), p. 24-44.
- Papotti Davide, Tomasi Franco (dir.), *La geografia del racconto. Sguardi interdisciplinari sul paesaggio urbano nella narrativa italiana contemporanea*, Bruxelles, Peter Lang, 2014.
- Paquot Thierry et Younès Chris (dir.), *Le Territoire des philosophes. Lieu et espace dans la pensée au XX^e siècle*, Paris, La Découverte, 2009.
- *Espace et lieu dans la pensée occidentale. De Platon à Nietzsche*, Paris, La Découverte, 2012.
- Poulet Georges, *L'Espace Proustien*, Paris, Gallimard, 1982.
- Proust Marcel, *À la Recherche du Temps Perdu*, Paris, Gallimard, 2006.
- Relph Edward, *Place and Placelessness*, Londres, SAGE, 2008.
- Roche Daniel, *Humeurs vagabondes. De la circulation des hommes et de l'utilité des voyages*, Paris, Fayard, 2003.
- Rosemberg Muriel, *L'Espace géographique* (« Spatialités littéraires »), n° 45, 2016.
- Rossetto Tania, « Theorizing Maps with Literature », in *Progress in Human Geography*, n° 38, 2014, p. 513-30.
- Salazar Noël et Jayaram Kiran, *Keywords of Mobility. Critical Engagements*, New York, Berghahn Books, 2016.
- Schivelbusch Wolfgang, *The Railway Journey. The Industrialization of Time and Space in the 19th Century*, Lemington Spa, Hamburg, New York, Berg Publishers, 1986.
- Solnit Rebecca, *Wanderlust. A History of Walking*, London, Verso, 2001.
- Sorrentino Flavio (dir.), *Il senso dello spazio. Lo “spatial turn” nei metodi e nelle teorie letterarie*, Roma, Armando Editore, 2010.
- Tally Robert T. Jr., *Spatiality*, New York, Routledge, 2013.
- *The Routledge Handbook of Literature and Space*, New York, Routledge, 2017.
- Walser Robert, *Die Spaziergang*, Frauenfeld-Liepzig, Huber 1917.
- Westphal Bertrand, *La Géocritique : réel, fiction, espace*, Paris, Les éditions de Minuit, 2007.
- Zinato Emanuele, *Automobili di carta. Spazi e oggetti automobilistici nelle immagini letterarie*, Padova, Padova University Press, 2012.